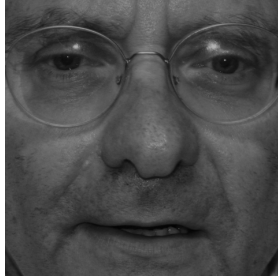


Erik Israelewicz



Journaliste économiste au journal *Le Monde* et, depuis 2000, au quotidien économique *Les Échos*, Erik Izraelewicz est économiste de formation. Spécialisé à l'origine dans les économies en transition, il se veut un médiateur entre les chercheurs et le grand public. Attentif aux débats relatifs à la mondialisation, il scrute les grandes tendances et les enjeux auxquels nous devons faire face aujourd'hui. Il a publié notamment un ouvrage sur le capitalisme financier (*Le Capitalisme zinzin*) qui s'est affirmé dans les années 90 avec le renforcement du rôle des investisseurs institutionnels. On lui doit aussi un livre sur les défis liés à l'émergence de la Chine (*Quand la Chine change le monde*).

1954

Naissance à Strasbourg

1976

Diplôme de HEC

1979

*Doctorat en économie internationale à Paris 1
Diplôme du Centre de formation des journalistes*

1981

Premier emploi à L'Expansion

1985-2000

*Chef du service économie, correspondant à New York,
rédacteur en chef-éditorialiste au journal Le Monde*

1997

Premier livre

Ce monde qui nous attend (Grasset)

Depuis 2000

*Rédacteur en chef au journal Les Échos,
Depuis 2007, directeur de la rédaction*

La vocation

« La première remarque, c'est que je ne me considère pas comme un économiste. Je suis donc à la fois flatté et gêné d'être dans cette prestigieuse liste de personnalités du monde de l'économie. Je suis d'abord un journaliste, et plus particulièrement, un journaliste économique. Je suis venu à l'économie par le journalisme.

Lorsque j'étais gamin, j'étais fasciné par les journalistes, que j'imaginai voyageant à travers le monde et faisant des choses passionnantes. Au départ, donc, ma vocation était plutôt celle d'un journaliste. Un jour, au lycée de ma lointaine province alsacienne, on nous demanda de dire le métier que l'on souhaitait faire plus tard. Je ne crois pas me souvenir qu'un de mes camarades ait manifesté le souhait de devenir économiste. Je ne savais d'ailleurs sans doute même pas que ça existait. Par contre, on était deux ou trois à vouloir être journaliste. Du coup, le *Rotary Club* local nous a organisé une rencontre avec un journaliste des *Dernières Nouvelles d'Alsace*, le quotidien local. Ce dernier nous a expliqué sa profession et son contenu. On lui a alors demandé comment faire pour devenir journaliste. Il nous a répondu *grosso modo* qu'on pouvait faire n'importe quelles études si on en avait les moyens, la possibilité et le goût, complétées par un peu d'histoire, de langues, d'économie ou de philosophie et que nous trouverions toujours après à nous former comme journaliste !

À cette époque là, comme adolescent, j'étais très soucieux de préserver toutes les disciplines. J'aimais tout. Je m'intéressais aussi bien aux langues, qu'à l'histoire ou aux maths. Je ne voulais rien abandonner. D'ailleurs, je précise au passage que nous n'avions pas, à cette époque, d'enseignement d'économie jusqu'en Terminale. Il n'y avait pas les spécialisations qui existent aujourd'hui. Après le baccalauréat, les filières « commerciales » m'apparaissaient les seules en mesure de conserver toutes les disciplines que j'aimais au lycée. Je n'avais absolument aucun intérêt pour le commerce

en particulier et mon idée n'était pas de devenir *manager* ou cadre d'entreprise. J'ai donc fait la préparation HEC, puis HEC à Jouy-en-Josas, sans jamais perdre de vue mon idée initiale de faire du journalisme. C'est à ce moment que mon intérêt pour l'économie est né, par la conjonction de deux forces. La première est liée à l'ambiance des années post-68, où, sous l'effet d'une lecture simplifiée du marxisme, on avait tendance à considérer, dans l'enseignement, que « les infrastructures déterminaient les superstructures ». En d'autres termes, c'était l'économie et les rapports de force économiques qui déterminaient le reste. De ce fait, pris dans ce mouvement général de l'époque, j'ai commencé à m'intéresser aux « infrastructures » et donc aux rapports de force dans l'économie. La seconde conjonction découle de l'enseignement particulier de l'économie à HEC. Étant dans une école de commerce, j'ai eu des cours d'économie pratique et appliquée. J'ai tout de suite été sensibilisé au monde réel. Je dirai, pour conclure, que la combinaison de ces deux forces m'a amené à m'intéresser de plus en plus à l'économie.

C'est à partir de là que, une fois terminées mes études à HEC, j'ai décidé d'approfondir mes réflexions sur l'économie, et en particulier sur les aspects théoriques absents à HEC. J'ai alors pris une voie plus universitaire en faisant un DEA d'économie internationale, suivi d'un doctorat d'économie internationale. C'est en effet surtout la dimension internationale de l'économie qui m'intéressait. Parallèlement, j'ai entrepris des études de journalisme. Aujourd'hui, je n'ai pas du tout la prétention d'être un théoricien, ni même un économiste. Je suis un journaliste qui a eu un parcours limité dans la réflexion économique. »

Le cursus

« Dès le début, donc, je voulais faire du journalisme. J'ai dans le même temps eu de plus en plus d'occasion de

m'intéresser à l'économie avec la conviction de plus en plus forte que c'était une discipline importante, qui méritait d'être mieux comprise. Après HEC, je me suis donc inscrit à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Pour faire un doctorat de 3^e cycle en économie internationale. À cette époque j'ai rencontré des professeurs exceptionnels ; je pense notamment à Marie Lavigne, Bernard Lassudrie-Duchêne, Bernard Ducros, Gérard Lafay, Wladimir Andreff et d'autres. M'intéressant à l'économie internationale, les circonstances ont fait que mon attention s'est portée sur l'Europe de l'Est (j'avais fait des stages HEC en Hongrie et voyagé dans différents pays de la région). J'ai réalisé ma thèse sous la direction de Marie Lavigne sur un sujet qui n'existe plus aujourd'hui : la Division internationale socialiste du travail à l'intérieur du bloc CAEM (Conseil d'Assistance économique mutuelle). Ce premier travail sur la notion de division du travail a finalement été préparatoire pour mes travaux ultérieurs sur les formes de la mondialisation.

À cette époque là, j'avais toujours en tête d'être journaliste. Parallèlement, l'équipe de Marie Lavigne souhaitait m'intégrer plus amplement à ses travaux de recherche et d'enseignement. Mon intérêt pour l'économie et les pays d'Europe de l'Est grandissait. Un dilemme s'est alors posé à moi et qu'on peut résumer très simplement : devais-je choisir la voie universitaire et renoncer à mon rêve d'enfant ? J'avoue avoir hésité. Mes collègues enseignants-chercheurs étaient sympathiques, il y avait une bonne ambiance de travail, le domaine d'études était stimulant, il y avait des perspectives... L'élément décisif a été, finalement, le sentiment que j'ai eu que le travail du chercheur était, pour moi, trop « passif », c'est-à-dire qu'il n'avait pas suffisamment de prise sur la réalité. Peut-être était-ce lié à l'enseignement reçu à HEC, mais je voulais avoir une action sur le réel. La perspective de travailler sur un sujet pointu, comme la division internationale du travail par exemple, et d'avoir cinq, dix, vingt ou vingt-cinq collègues dans le monde qui se passionneraient pour le même sujet, m'aurait frustré. Il me fallait autre chose. Je choisis donc de

renoncer à une carrière universitaire et de revenir à mes amours initiales, le journalisme. La voie n' était pas facile. J'ai eu la chance néanmoins de rencontrer, très vite, de grands professionnels, d'autres journalistes économiques

DE MON PASSAGE
À L'UNIVERSITÉ, J'AI
CONSERVÉ LA DÉMARCHE
ÉCONOMIQUE,
CE « LOGICIEL » SI JE
PUIS DIRE, QUI ME PERMET
D'APPRÉHENDER ET DE
COMPRENDRE LA RÉALITÉ
DU MONDE
À TRAVERS L'ÉCONOMIE.

comme Jean Boissonnat (*L'Expansion*) ou Paul Fabra (*Le Monde*) qui m'ont aidé à trouver ma place dans ce monde-là.

Toutefois, de mon passage à l'université, j'ai conservé la démarche économique, ce « logiciel » si je puis dire, qui me permet d'appréhender et de comprendre la réalité du monde à travers l'économie.

Je n'ai pas retrouvé, en école de journalisme, et sans que cela soit péjoratif, un tel approfondissement de la discipline économique. Encore aujourd'hui, l'économie n'y est enseignée que sous forme optionnelle. »

L'apport à l'économie

Former

« Mon premier apport est lié à la formation de journaliste économique. J'enseigne à l'École de journalisme de Sciences Po et j'ai enseigné il y a quelques années au Centre de formation des journalistes. Aux jeunes étudiants qui viennent me voir en s'interrogeant sur leur avenir professionnel, je donne toujours le conseil de ce journaliste des *Dernières nouvelles d'Alsace*. Je leur dis qu'il y a une énorme demande en matière d'information économique car l'opinion publique a de plus en plus conscience qu'il existe un lien entre les mécanismes économiques et la vie quotidienne. De ce fait,

l'information sur l'économie est appelée à occuper une place croissante dans nos sociétés. Cette évolution donne des perspectives de débouchés professionnels pour ceux qui veulent faire du journalisme économique. D'une manière générale, les disciplines dites « scientifiques » auront de plus en plus besoin de journalistes capables de traduire et de faire comprendre les travaux les plus pointus. »

Informier

« Mon deuxième apport à l'économie est d'être aux avant-postes et de pouvoir repérer les phénomènes émergents. Quand on est journaliste, on a la chance d'être tout le temps dans des postes d'observation extrêmement privilégiés, on a la possibilité de rencontrer aussi bien des personnalités en France et à l'étranger, du monde de l'entreprise, de la société et de la politique, des experts, etc. On dispose d'une extraordinaire palette d'acteurs et de visions. De ce fait, le journaliste est en mesure de repérer les phénomènes avant même que les économistes ne les aient vraiment étudiés. En tant que journaliste économique, je suis amené à faire la course aux scoops tout en essayant, par le *background* économique que j'ai pu acquérir, de comprendre et d'expliquer les éléments de rupture et les phénomènes nouveaux. Cela a toujours été ma démarche, y compris dans mes livres. Bien entendu, le journaliste n'aura jamais l'approfondissement du chercheur, mais sa position privilégiée lui permet de repérer, de proposer les premières clés de lecture et de faire percevoir aux autres les changements, les évolutions et les ruptures. »

Réconcilier les économistes et les journalistes

« Mon troisième apport est une tentative de réconciliation entre l'économie et le journalisme. Je pense que les économistes ont souvent du mépris pour les journalistes en raison

même de l'aspect superficiel des travaux de ces derniers. Mais un journaliste décrit nécessairement la surface des

IL Y A UN MALENTENDU QUE
 JE M'EFFORCE DE LEVER,
 SOURCE D'UNE MÉFIANCE
 RÉCIPROQUE ENTRE
 ÉCONOMISTES ET
 JOURNALISTES ÉCONOMIQUES,
 LES SECONDS REPROCHANT
 AUX PREMIERS D'ÊTRE
 INCOMPRÉHENSIBLES,
 TANDIS QU'IL LEUR EST
 REPROCHÉ PAR LES PREMIERS
 D'ÊTRE TROP SUPERFICIELS !

choses alors que les économistes ont pour fonction d'approfondir afin de mettre en lumière les racines des mécanismes. C'est là que se situe, de mon point de vue, la source de la méfiance réciproque entre économistes et journalistes économiques, les seconds reprochant aux premiers d'être incompréhensibles, tandis qu'il leur est reproché par les premiers d'être trop superficiels !

Tous ont raison et il s'agit là d'un malentendu que je m'efforce de lever. Journalistes économiques et économistes ne sont pas concurrents mais complémentaires. Nul ne conteste aux économistes leur mission d'expertise et de compréhension en profondeur des phénomènes économiques. Les journalistes économiques, quant à eux, interviennent comme des intermédiaires entre les experts et l'opinion. Ils ont pour mission de traduire et de faire comprendre par le plus grand nombre les travaux les plus pointus. »

Tendances émergentes et éléments de rupture

« J'essaie, avec mes livres, de faire percevoir et comprendre une tendance émergente dans l'économie et qui concerne tout un chacun. Je ne prétends pas l'analyser fondamentalement – je n'en ai ni les moyens, ni le temps, ni la prétention.

Dans les années 90, par exemple, alors qu'il n'y avait pas encore les travaux théoriques qu'il y a

aujourd'hui sur la mondialisation, j'ai publié un livre intitulé *Ce monde qui nous attend* (1997) afin d'apporter les premiers éléments de réponse aux peurs et aux interrogations que la mondialisation faisait naître dans la société : la mondialisation est-elle génératrice d'inégalités ? Est-elle source de croissance ? etc. Bien entendu, il s'agissait d'une vision vulgarisatrice, grand public, mais qui présentait l'avantage d'avoir un temps d'avance sur la théorie économique. Il a fallu attendre dix ans, aujourd'hui peut-être, pour commencer à avoir des réponses à ces questions.

C'est plus frappant encore avec le phénomène chinois. Comme journaliste, me rendant très régulièrement en Chine depuis maintenant presque vingt ans, j'ai nécessairement été sensibilisé au développement inouï de ce pays. Mon livre intitulé *Quand la Chine change le monde* (2004), qui a rencontré une certaine audience, faisait partie des quelques ouvrages pionniers sur ce thème. Je constate aujourd'hui, qu'un grand nombre de chercheurs, et non des moins brillants, s'intéressent à la Chine et travaillent dessus.

Enfin, avec *Le Capitalisme zinzin*, publié en 1999, j'ai voulu montrer que nous étions en train de passer à un autre type de capitalisme, à un « capitalisme financier » dans lequel les grands investisseurs institutionnels ou « zinzin » comme on disait, sont susceptibles de changer la donne.

Pour conclure, je dirai qu'à chaque fois, j'ai toujours eu la même démarche : tenter de repérer les éléments de rupture et de transformation que les gens ressentent implicitement sans forcément disposer de clés de compréhension. Apporter les premières clés, c'est à ce niveau précis que je situe mon apport à la discipline. Je pense que c'est très impor-

tant, parce qu'il y a une demande de la part du grand public, un sentiments d'impuissance, d'incompréhension et parfois de peur. »

Les figures marquantes

« Mon « panthéon » personnel est très éclectique. Je citerai en premier lieu Marie Lavigne, qui a été ma directrice de thèse. C'est elle qui m'a vraiment initié à la rigueur académique universitaire, tellement différente de celle enseignée à HEC par exemple. Marie Lavigne m'a appris le travail approfondi, la rédaction d'une thèse. Elle a joué un très grand rôle dans ma formation économique. Elle était l'une des plus grandes spécialistes de la « soviétologie » comme on l'appelait à l'époque, c'est-à-dire de l'étude des économies socialistes d'Europe de l'Est. Elle a produit énormément de travaux reconnus au niveau international. Elle m'a aussi initié à cette confrontation avec les auteurs du monde entier. Dans le métier de journaliste, vous êtes obligé d'être précis, de vérifier et d'exprimer clairement votre pensée.

J'ai également été marqué par János Kornai, un économiste hongrois qui a beaucoup travaillé sur la notion de pénurie. Son livre *Economics of Shortage* (1980) m'a beaucoup impressionné. Je trouve qu'un auteur comme János Kornai, qui aurait certainement mérité un Nobel, a le talent de lire une réalité économique à travers des prismes multiples et finalement d'aboutir à une approche très originale. J'ai aussi beaucoup d'admiration et de respect pour une personne comme Roger Guesnerie. Son petit ouvrage sur *L'Économie de marché*, dont j'ai lu la première version en 1995, m'a tout simplement ébloui. Le livre est à la fois d'une très grande rigueur sur le plan théorique et d'une extraordinaire clarté sur le plan pédagogique. La démarche de Guesnerie rejoint ma préoccupation : essayer de faire comprendre à un public

le plus large possible la réalité des rapports de force économiques. Enfin, concernant les grands auteurs, j'ai lu comme tous ceux de ma génération J.M. Keynes et K.Marx dont les travaux m'ont considérablement marqué. »

Le Limier, Mankevitch (1957)

« Ce film me fascine car il se présente comme un labyrinthe. C'est une espèce d'énigme policière à multiple rebondissements. On a l'impression à travers le film, qui est d'une intensité dramatique très forte, de circuler dans un labyrinthe avec l'espoir permanent d'en sortir alors qu'en fait, on replonge dans une série d'allées. Je trouve que c'est un très beau film. Je ne sais pas pourquoi je le cite ici, peut-être que c'est parce qu'il renvoie à une course permanente à la compréhension des choses dans laquelle on voit que ces dernières sont toujours plus complexes et difficiles qu'on ne le croit. C'est peut-être un peu naïf, mais ce que m'a appris l'économie, c'est la complexité des choses. Quand j'étais jeune, j'étais plus simpliste, j'avais des explications unilatérales, directes et simples aux phénomènes. Aujourd'hui, je pense que les faits sont toujours complexes. Comprendre un phénomène économique implique souvent d'intégrer à l'analyse d'autres disciplines (psychologie, sociologie, médecine...) On ressent cette difficulté jusque dans le journalisme économique. On est donc très proche de cette idée de complexité et de labyrinthe présente dans *Le Limier*. »

Regard sur la discipline actuelle

« Je pense que les économistes, ceux qui travaillent sur la discipline, qui l'approfondissent, l'élargissent, devraient être plus présents dans le débat public. Or, je constate que ce

n'est pas le cas en France où les milieux académiques sont isolés. Dans le monde anglo-saxon, les grands économistes se « mouillent » en intervenant dans les débats publics. Aux États-Unis, par exemple, les plus grands Nobel ont des colonnes dans les grands quotidiens. Par mes travaux, je tente de réconcilier les économistes avec la société. C'est important, car les économistes ont une lecture, une analyse et une connaissance des réalités qui doivent être partagées et qui ont toute leur place dans le débat public. Je décèle un frémissement en France, mais qui reste largement embryonnaire.

Par ailleurs, les recherches en économie apparaissent de plus en plus hermétiques au commun des mortels. Plus mathématisées et modélisées qu'auparavant, elles semblent plus éloignées des défis et problèmes réels rencontrés par les citoyens. Cette évolution de la discipline est perceptible dans beaucoup de pays. Dans le cas particulier de la France, j'y vois un problème supplémentaire lié à l'enseignement de l'économie, qui est surtout macroéconomique. Ce n'est pas condamnable en soi, car la macroéconomie est l'une des branches essentielles de l'économie, mais c'est en même temps une matière extrêmement conceptuelle, globale et abstraite qui éloigne un peu plus l'opinion, le public et finalement les étudiants de l'économie. Je pense que si l'enseignement de l'économie accordait plus de place aux acteurs microéconomiques (consommateur, entreprise, etc.), il y aurait certainement un regain d'intérêt chez les Français pour cette discipline. Et d'une certaine manière, c'est un peu ce que fait le journaliste économique qui ne peut accrocher le lecteur qu'à travers l'étude d'acteurs. Les économistes critiquent souvent les journalistes, leur reprochant de manier à l'excès l'anecdote, la métaphore et l'image. Mais c'est une méthode pédagogique de base, qui n'a pas sa pareille pour accrocher le non-initié, l'amener à réfléchir sur des questions économiques. D'ailleurs, je rappelle au passage que les écrits des grands auteurs classiques de la discipline sont truffés de métaphores. »

PRINCIPAUX OUVRAGES

Quand la Chine change le monde, Grasset, 2004. Une analyse des bouleversements provoqués par l'émergence de la Chine dans le concert des grandes nations économiques.

Monsieur Ni-Ni. L'économie selon Lionel Jospin, avec Christine Mittal, Robert Lafont, 2002. Une analyse de l'économie selon Jospin, un décryptage de sa politique économique entre 1997 et 2002.

Le Capitalisme zinzin, Grasset, 1999. Une analyse du capitalisme patrimonial en émergence sous la pression des investisseurs institutionnels à la faveur de la libéralisation des marchés financiers et de ses implications sur le plan managérial.

Ce monde qui nous attend, Grasset, 1997. Un des premiers ouvrages destinés à sensibiliser le grand public aux enjeux de la mondialisation. Une réponse à l'horreur économique.